

BIOGRAPHIE

DE LA SOEUR CAROLINE-HENRIETIE DE Tschirschky, NÉE
DE PESADOWSKY, DÉCÉDÉE A GNADENFREY
LE 12 FÉVRIER 1824.

Je suis née le 28 janvier 1758 à Angerbourg, en Prusse, où mon père, Charles-Frédéric baron de Pesadowsky, était en quartier comme colonel et commandant d'un régiment de cuirassiers. Ma mère, Eléonore-Elisabeth, née de Seidlitz, tomba dangereusement malade peu de temps après ma naissance, mais à l'exception d'un mal d'yeux qui lui resta de sa maladie, sa santé se rétablit assez promptement pour qu'elle fût bientôt en état de soigner elle seule l'éducation de ses enfants; car mon père, qui avait depuis peu reçu la charge de général-adjutant, était appelé par son service auprès du roi Frédéric, et se trouvait ainsi éloigné de sa famille. Cependant dès l'année 1741, ma mère se rendit avec nous auprès de lui à Berlin; mais l'année suivante nous dûmes déjà le quitter: ma grand-mère maternelle, demeurant à Nimtsch, et fort avancée en âge, désira voir encore une fois sa fille, son unique enfant. Nous nous rendîmes auprès d'elle, et y demeurâmes jusqu'en 1744, époque à laquelle elle décéda heureuse au Seigneur, à l'âge de 80 ans. Peu de temps après cet événement, ma mère se vit obligée, à cause des troubles de la guerre, de se rendre avec nous à Breslau, où nous séjournâmes jusqu'à la conclusion de la paix; puis nous allâmes attendre à Diersdorf que les troupes fussent rentrées dans leurs cantonnements ordinaires. Mon père, qui avait obtenu le grade de lieutenant-général, avec la décoration de l'aigle noir, se rendit avec son régiment à Treuenbrietzen. Dans une entrevue qu'il eut avec ma mère, il fut décidé que nous le rejoindrions dans le courant de l'année 1747. Mais avant ce

temps, il plut au Seigneur de le retirer de ce monde, à l'âge de 37 ans. La cause de sa mort, humainement parlant, fut une saignée qui lui attira la gangrène au pied, la présence du roi ne lui ayant pas permis de soigner sa plaie d'une manière convenable. Au milieu de ses grandes souffrances, il se tourna vers le Sauveur avec confiance, et ce fut en pécheur reçu en grâce et rempli de foi en son Rédempteur qu'il passa dans les demeures éternelles. L'assurance du salut de mon père fut pour ma bonne mère, dans cette dure épreuve, un baume fort adoucissant. Par cette perte elle se vit chargée elle seule de tout ce que l'éducation de sept enfants a de pénible, ce qui devait être une charge d'autant plus pesante que nos ressources pécuniaires étaient assez bornées. Mes cinq frères, dont le plus jeune était alors à l'école des cadets à Liegnitz, embrassèrent l'état militaire; ma mère choisit Diersdorf pour le lieu de sa résidence. Elle y vécut dans une paisible retraite, désirant se tenir, avec ses filles, éloignée du train bruyant du monde. Ce fut alors que je reçus les premières impressions de la grâce; le matin en m'éveillant je voyais ma mère prosternée à genoux, et priant le Seigneur avec ferveur pour ses enfants. Ces actes de dévotion m'attendrissaient souvent jusqu'aux larmes. Ma mère nous fournissait aussi fréquemment les occasions d'exposer nous-mêmes, avec simplicité et par de courtes prières, nos besoins au Sauveur. Ces moments-là étaient toujours bénis pour mon âme; mais je jouissais encore davantage, lorsque me trouvant seule, j'épanchais librement mon cœur devant le Seigneur. J'avais un grand désir du salut éternel; toutefois j'éprouvais une certaine crainte de la mort, ce qui m'inquiétait d'autant plus que j'avais une secrète conviction que je n'étais point telle que j'aurais dû être, et que ce n'était pas ma mère seulement que je devais aimer, mais beaucoup plus encore le Sauveur qui méritait de posséder tout mon cœur; cependant je ne laissais pas de lui causer bien des peines, soit par ma légèreté, soit par mon caractère colérique. Malgré tous mes manquements je n'oublierai jamais le bien-être tout particulier que j'éprouvais, lorsque

ma mère, dans le sentiment de l'amour du Sauveur dont son cœur était pénétré, me parlait de cet amour ineffable envers les pécheurs. En entendant des discours évangéliques, ou bien les récits de ma mère concernant telle ou telle vérité de l'Écriture-Sainte et qu'elle savait toujours mettre à ma portée, il n'était pas rare que je fusse touchée si sensiblement que j'aurais donné mille cœurs à mon bon Sauveur, si je les eusse possédés. Cela étant, je dois confesser, mais avec humilité et reconnaissance, que j'appartiens au Sauveur, que j'en suis assurée dans le fond de mon cœur, et que j'ai été dès ma jeunesse l'objet de sa tendresse; ses attraits d'âge en âge m'en sont un témoignage certain. Dans la suite j'eus occasion d'apprendre à connaître le monde; mais aussi j'éprouvai à un haut degré la fidélité du Seigneur, qui m'empêcha de donner mon cœur aux choses du siècle vers lesquelles mon penchant à la vanité m'aurait facilement entraînée. Je reconnus particulièrement les vues de grâce que le Seigneur avait eues en retirant mon père de bonne heure, parce que par là l'occasion d'être élevée selon le monde me fut ôtée. Il y eut en effet un temps où j'étais disposée à croire que toutes les choses frivoles pouvaient très-bien subsister avec le vrai christianisme; mais celui qui est le scrutateur des cœurs, et qui savait que ce que je désirais le plus était le salut de mon âme, dirigea tout de manière que ce but important fut atteint. La parabole des vierges sages et des vierges folles, et ces paroles de Jésus-Christ : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus; de ceux qui moudront l'un sera pris et l'autre laissé*, produisaient toujours un effet salutaire sur mon âme chaque fois que je me les rappelais.

En 1764, nous profitâmes fréquemment des occasions que nous avions d'aller entendre à Gnadenfrey les discours onctueux qu'on y prononçait. Ce fut là que le Seigneur m'ouvrit tout de nouveau le cœur, pour y recevoir sa parole comme dans une terre bien préparée. L'année suivante la prédication du pasteur Struensée qui vint à Diersdorf, fut une parole de vie qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Bien que jeusse en-

tendu de tout temps les divines vérités qu'il annonçait, il me semblait qu'elles rétentissaient pour la première fois à mon oreille et dans mon cœur. Un dimanche ayant entendu un discours sur la parabole de la brebis perdue, je reconnus avec humilité que j'étais moi-même cette brebis égarée; mais j'eus en même temps le sentiment consolant que le fidèle Berger de mon âme étendait sur moi sa main charitable, afin de me conduire parmi le troupeau de ses enfants. Depuis ce moment je ne cessai de lui demander avec prières et supplications qu'il voulût bien me conduire dans son bercail, et ce fut ainsi que je passai quelque temps, voyant avec joie et reconnaissance que le Sauveur se déclarait de plus en plus pour moi. Malgré cette assurance il me restait une certaine crainte en pensant à mon penchant au monde et à tout ce qui lui est agréable. Cette connaissance de la faiblesse de mon cœur me portait constamment à prier le Sauveur de vouloir se tenir bien près de mon cœur, et de me préserver, moi faible créature, de tout mal. Je lui demandais aussi de me donner la pleine certitude que j'étais son bien propre, afin que se dissipassent toutes les inquiétudes que j'avais éprouvées jusque là. Le temps de la Passion en l'année 1767 fut pour moi un temps riche en bénédictions. Il y eut sur-tout un jour, au mois d'avril, où j'eus le bonheur de pouvoir mieux que jamais m'approprier par la foi les précieux mérites de mon Sauveur. Ce temps de grâce ne s'effacera jamais de ma mémoire, car je puis le regarder comme étant véritablement celui de ma naissance spirituelle. Mes relations de plus en plus intimes avec l'Église des Frères m'étaient bien précieuses; cependant je trouvais toujours à Diersdorf une excellente nourriture pour mon âme avide de la Parole de vie.

Au mois de juin 1769 ma bienheureuse mère entra dans son repos éternel; cette séparation me fut d'autant plus sensible que la tendre affection de ma mère me semblait indispensable à mon existence. Je demandai alors instamment au Sauveur qu'il daignât me faire connaître si je devais solliciter des Frères la permission d'aller demeurer parmi eux. Bien que je dési-

rasse cette faveur, je n'avais point la certitude de devoir le faire, étant convaincue que pour faire une pareille démarche, il faut avoir reçu du Seigneur une vocation à cet effet. Ayant ouvert à cette occasion la Bible, je fus fortifiée dans la résolution de m'en remettre en toute chose avec une confiance filiale à la sage direction du Sauveur par le passage suivant : *« Quand les montagnes se remueraient, et que les côtes crouleraient, ma paix ne bougera point. »* Je restai donc à Diersdorf avec ma nièce de Pasedowsky, jusqu'à ce que son père, qui était mon frère aîné, me fit une proposition de mariage avec M^r le Conseiller et Grand-Bailli de Sauer mann. Après de mûres réflexions et de ferventes prières au Sauveur, je donnai enfin une réponse affirmative; car en faisant la connaissance de ce digne homme, j'avais remarqué que le Sauveur était pour lui au dessus de toutes choses et qu'il ne craignait pas de confesser son maître devant tout le monde. Notre mariage fut béni à Diersdorf, le 28 novembre 1769. Le Sauveur dans son amour daigna se déclarer pour cette union qui se faisait en son nom et en sa présence. Notre amitié reposant sur un même fondement, nous fûmes bientôt unis de cœur. Mon mari depuis son réveil spirituel se trouvait être en relation avec l'Eglise des frères, et ces relations continuèrent; chaque année nous faisons une visite, dans le temps des fêtes, à Gnadenfrey, où nos âmes trouvaient toujours une nourriture restaurante. Je recevais avec gratitude et comme un présent du Seigneur chaque année de vie accordée à mon cher mari, car son âge avancé me faisait pressentir que son pèlerinage touchait à sa fin. Dans sa 80^e année il eut comme des attaques d'apoplexie, qui, le Seigneur en soit loué, ne paralysèrent point ses forces morales. Les entretiens de cœur qu'il avait journallement avec le Sauveur son grand ami, sa confiance filiale jusque dans les plus petites choses, de même que la fermeté de sa foi, tout cela me fut en grande bénédiction, et je n'en perdrai pas le souvenir. Le 21 septembre 1779 fut le jour du délogement de mon mari

qui passa doucement dans l'éternité. Bien que cette séparation me fût des plus douloureuses, ayant constamment aimé et respecté mon époux comme un second père, je ne pouvais cependant que me réjouir en pensant qu'il était participant du bonheur qu'il avait tant de fois désiré; il avait passé de la foi à la vue, et se reposait à jamais auprès de Jésus. Cette assurance de la félicité de mon mari, jointe à la confiance que le Sauveur ne m'abandonnerait point, remplit mon âme d'une douce paix qui essuya les larmes de mes yeux. En 1780 je quittai le domaine de Nicoline, où j'avais passé dix années bienheureuses, et je retournai à Diersdorf, afin d'y être plus rapprochée des miens et de l'Eglise des frères. Mais avant d'avoir atteint cet endroit, et en allant faire une visite à ma belle-fille, M^{me} de Tschirschky, la voiture versa, et j'eus le malheur de me démettre l'épaule droite. Faute d'un traitement convenable le mal empira; mes parents envoyèrent alors chercher le chirurgien de Gnadenfrey, qui en peu de temps me soulagea tellement que je fus bientôt en état de me remettre en route. Au mois de mars 1781 je partis de Diersdorf pour me rendre auprès de mon frère et de ma sœur de Pfeil à Wilkau. Le séjour que j'y fis, me fut d'autant plus agréable que de là je pouvais aller fréquemment à Gnadenfrey. Mon désir d'être membre de l'Eglise des Frères, et de participer aux riches bénédictions que le Sauveur répand sur cette portion de son Eglise, se fortifia de plus en plus chez moi. Cédant enfin à mes convictions d'être jointe à la communauté des Frères, je m'adressai par lettre en 1783 à la conférence des anciens de l'Unité, pour demander de faire partie de leur Eglise. Je reçus en janvier 1784 la nouvelle réjouissante que ma demande de demeurer à Gnadenfrey m'était accordée. Je fus d'autant plus reconnaissante de cette faveur que j'avais fait dans cet endroit la connaissance de plusieurs personnes intéressantes, et que j'y avais quelques parents qui appartenaient à l'Eglise. Le 18 février de la même année, je fus reçue membre de l'Eglise; cette nouvelle grâce, dont je me sentais indigne, m'humilia aux pieds de mon charitable

Sauveur; pourtant je ne cessais de le bénir du fond du cœur de ce qu'il m'avait conduite au milieu de son Eglise de pécheurs sauvés par son sang. Le temps d'attente jusqu'à ma première participation à la S^{te}-Cène, en qualité de membre de l'Eglise, fut un temps de vraie bénédiction, qui me fut aussi favorable pour apprendre à connaître de mieux en mieux la profonde corruption de tout mon être. Le 15 août 1784 j'obtins la grace de participer au divin repas de la Cène, bienfait dont je fus pénétrée si vivement que je croyais en réalité voir l'ami de mon âme. Depuis cette époque le temps que j'ai passé dans l'Eglise a été un temps de paix et de contentement; et quoique, dans le sentiment de mes fautes, j'eusse souvent sujet de répandre des larmes aux pieds de mon Sauveur, cependant j'ai toujours pu le bénir de la confiance avec laquelle je pouvais m'approcher de lui. Au mois de février 1790, on me fit la proposition d'épouser le frère veuf de Tschirschky, à Mittel-Peilau. J'eus d'abord de la peine à m'y résoudre, cela me paraissait presque impossible, me trouvant si heureuse dans mon état de veuvage au sein de l'Eglise des frères. Mais comme j'avais fait au Sauveur la promesse de soumettre en toute chose ma volonté à la sienne, je réfléchis mûrement là-dessus, priant instamment le Seigneur de me diriger aussi à cet égard, en me donnant la liberté d'accepter cette proposition si telle était sa volonté, et qu'il daignât, dans ce cas, accompagner de sa bénédiction tout ce qui aurait lieu. Ce fut dans cet état de soumission que je crus devoir donner mon consentement. Notre mariage fut béni le 19 avril de la même année. La parole de ce jour était: « Seigneur opère, Seigneur donne prospérité. » Ce passage de nos Saintes-Ecritures remplit nos cœurs d'une grande confiance; nous voyions par là que le Seigneur, qui nous avait déjà donné à tous les deux tant de preuves de sa bonté, se déclarait pour cette alliance qui se faisait en son nom; et nous avions ainsi l'assurance qu'il tiendrait sa main fidèle étendue sur nous. Nous n'avons point été confus dans cette confiance, car le Sauveur nous a accordé de passer dans le sentiment de

sa douce proximité des heures, des jours et des années, ce dont nous le bénirons encore dans l'éternité. Après avoir vécu douze ans avec mon cher mari dans l'union la plus douce, je devins une seconde fois veuve par son délogement, en l'année 1802. Quoique cette séparation me fût bien sensible, je ne me réjouissais pas moins de son bonheur, le sachant exempt pour jamais de tout mal et de toute infirmité. Quant à moi je suis dans l'attente de le rejoindre bientôt dans l'heureux séjour où il n'y a plus ni séparation, ni crainte, ni souffrance, ni deuil; ce sera alors que réunis pour jamais, nous entonnerons, avec les justes parvenus à la perfection, des cantiques d'actions de grâces à l'Agneau immolé pour nous.

Ici se termine la propre relation de notre sœur.

Après le décès de son second mari, la sœur de Tschirschky vécut tranquille et retirée, fréquentant avec assiduité les assemblées de l'église, et celles du corps des sœurs veuves, et s'occupant de la lecture de la Parole de Dieu et d'autres écrits édifiants. Sa conversation et toute sa conduite montraient un cœur qui aime véritablement le Sauveur et qui se laisse purifier de plus en plus par son sang; après de longues expériences dans les voies du Seigneur, elle a pu donner à beaucoup d'âmes affligées des consolations et des encouragements; aussi fut-elle employée à présider des réunions pour les personnes de son corps d'église, et le Seigneur se déclara évidemment pour elle en faisant reposer sa bénédiction sur ses discours. On peut dire avec vérité qu'elle se soumettait sans peine à tout ce qu'elle regardait comme appartenant aux devoirs d'un enfant de Dieu; et c'est ainsi, par ses manières affectueuses, qu'elle gagna l'amitié de ses parents. Un trait remarquable du caractère de cette chère sœur était sa sensibilité et sa bienfaisance pour les pauvres. Il n'est pas douteux que beaucoup d'indigents n'aient adressés du fond du cœur, des prières au Seigneur en faveur de celle qui avait toujours cherché, sans faire aucun éclat, à soulager leurs peines et à essuyer leurs larmes. Elle jouit jusqu'à un âge avancé d'une bonne santé.

Cependant dix ans avant son délogement , elle eut une attaque d'apoplexie , mais elle s'en remit heureusement ; dans les dernières années de sa vie , elle eut d'autres attaques qui lui affaiblirent sensiblement le corps et l'esprit. Le 1^{er} jour de 1824 , quoique dans un état de grande faiblesse, elle se rendit à l'église et prit encore la Cène. Depuis long-temps elle languissait après sa délivrance , et attendait cet heureux moment quelquefois en soupirant , désirant de toute son âme d'aller contempler de près son Rédempteur, qui avait été ici-bas son trésor et son tout. Ce bonheur lui fut accordé le 12 février ; elle s'endormit doucement âgée de 86 ans et 16 jours.
